

LE FIGARO MAGAZINE

Samedi 10 avril 2009



Négatif de la littérature urbaine américaine, le « nature writing » est en communion avec les grands espaces.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

« Nature writing » Des romans à ciel ouvert

A l'image de Jon Krakauer (« Into the Wild »), les adeptes de cette littérature des grands espaces, introspective et sensuelle, connaissent un succès croissant. Explications.

Un homme. Un chien, peut-être. Un homme et son chien, éventuellement ! Des arbres, du ciel, de l'eau, de la neige, des cailloux. Des parties de pêche, de chasse, et beaucoup de solitude. Longtemps, le *nature writing* est passé pour un genre littéraire mineur. Jusqu'au succès de *Into the Wild*, le livre remarqué de Jon Krakauer (Presses de la Cité), porté à l'écran par Sean Penn, qui lui a permis d'élargir définitivement son audience. Ses ténors, s'ils doivent beaucoup à Thoreau, Emerson, voire London ou Lewis et Clark, pour leur fabuleux journal relatant la grande expédition à travers les Etats-Unis entre 1804 et 1806 (Phébus), passent un peu pour les enfants illégitimes de l'« école du Montana ».

Pas faux. Il est en effet peu probable qu'ils aient pu écrire leurs livres sans avoir lu Jim Harrison, son ami Thomas McGuane ou Norman Maclean (*Et au milieu coule une rivière*) – même si certains d'entre eux, comme Edward Abbey (*Le Gang de la clef à molette*, Gallmeister), étaient déjà célèbres dans les années 70. Le Texan Rick Bass, dont sort aujourd'hui une anthologie de 10 beaux récits (1), ne s'est-il pas d'ailleurs exilé au Montana, à l'instar de John Haines, auteur du touchant *Vingt-cinq ans de solitude, Mémoires du Grand Nord* (Gallmeister) ? Reste que la nature, si elle est un cadre pour la psychologie complexe des personnages de Harrison ou McGuane, devient omniprésente, voire exclusive, chez les écrivains du *nature writing*. D'ailleurs, le nombre de personnages est réduit à l'essentiel : un, voire deux protagonistes, composent la majorité des récits.

Gerard Donovan, écrivain irlandais exilé aux Etats-Unis, qui vient de signer le très intrigant *Julius Winsome* (2), s'en explique : « Je compresse l'espace au maximum : mon action se situe dans un périmètre de quelques kilomètres pour donner plus d'intensité au récit. » Une histoire simple : le chien d'un homme habitant une cabane au fond des bois est retrouvé mort, abattu d'un coup de fusil. L'homme décide donc de tuer tout le monde, pronto. « Je vis moi-même dans une maison isolée, explique Donovan. A quelques kilomètres de chez moi, on a retrouvé le chien de mon voisin tué à bout portant. Je me suis demandé ce que j'aurais fait en pareille circonstance, et j'en ai conclu que j'aurais assassiné un par un tous les chasseurs du coin. Pour moi, le héros de mon livre a une réaction tout à fait normale... »

Des voyages immobiles et silencieux

Dans *Indian Creek* (Gallmeister), le chef-d'œuvre de Pete Fromm et sans doute le nouveau mètre étalon du *nature writing*, c'est encore plus simple : il n'y a pas d'histoire, sinon celle d'un jeune homme acceptant de garder une maison perdue dans la montagne durant tout un hiver ! Rien ne se passe, mais beaucoup de choses sont dites. Le *nature writing*, c'est ça. Parfois, il quitte ses sentiers solitaires pour bifurquer vers le polar – à la manière de *L'homme qui marchait sur la Lune* (Gallmeister) de Howard McCord, qui a rencontré un joli succès il y a quelques mois. Mais en général, il consiste en un voyage immobile et silencieux, tout en monologue intérieur... C'est le *Voyage autour de ma chambre*, à ciel ouvert.

Olivier Gallmeister, qui dirige les éditions du même nom, spécialisées dans ce genre littéraire, s'en explique : « Le *nature writing* est l'exact opposé de la littérature américaine intellectuelle de l'Est, celle de Philip Roth, Don DeLillo, Thomas Pynchon ou Paul Auster. C'est une littérature virile et sensuelle, contestataire et engagée. Elle est engagée parce qu'elle est pour la sauvegarde des grands espaces initiaux, ceux d'avant les pionniers, mais ne tombe jamais dans l'écologie primaire : tous ces écrivains pêchent et chassent. » Ecriture de l'observation, c'est en fait une littérature de voyage sans voyage, comme en témoigne le splendide texte de Rob Schultheis édité par Gallmeister, *Sortilèges de l'Ouest* (3) : une brève randonnée dans les canyons désolés du Colorado – dans la forme mais pas dans le fond.

L'écueil du genre ? Avec la disparition quasi totale du récit, le *nature writing* peut rapidement sombrer dans la contemplation béate et virer à l'Ushuaïa littéraire et écológico-niais, avec lequel, autant l'admettre, *Into the Wild* flirte dangereusement. Olivier Gallmeister sourit : « C'est pareil pour toutes les formes de littérature. Dans le polar, il y a *Ellroy*, qui est fantastique, mais il y a aussi le roman de gare abominable. Idem avec le *nature writing* : il y a à boire et à manger. Réduire le genre à un exercice écologique reviendrait à dire que Moby Dick est un livre sur la pêche... »

■ NICOLAS UNGEMUTH

(1) *La Vie des pierres*, Christian Bourgois, 272 p., 25 €. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marc Amfreville.

(2) *Seuil*, 244 p., 19,50 €. Traduit de l'anglais par Georges-Michel Sarotte.

(3) Gallmeister, 216 p., 22,40 €. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marc Amfreville.

Le matricule des anges

Avril 2007

Le nature writing est un genre littéraire spécifiquement américain. Ce sont des écrivains qui prennent la nature comme sujet de réflexion. Le livre fondamental, c'est *Walden* de Thoreau. Mais on peut citer d'autres grands classiques : *Almanach d'un comté des sables* d'Aldo Leopold, *Pèlerinage à Tinter Creek* d'Annie Dillard, *La Vie selon Gus Orviston* de David James Duncan, *Alasla* de John McPhee...

C'est un genre méconnu en France.

Il n'y a pas de nature en France. Ici c'est la campagne. Tu ne peux pas mettre ton pied à un endroit qui n'a pas été déjà visité. Les Américains utilisent le terme « wilderness » pour désigner la nature. C'est un mot intraduisible en français.

Il y a toujours une ambiguïté. En France, quand tu parles de nature, c'est assez réactionnaire : le retour aux racines, la tradition, la veste en tweed, etc. Aux États-Unis, c'est un thème plutôt révolutionnaire. C'est le fruit de leur Histoire. L'Amérique s'est bâtie contre la nature, et en même temps, il existe des parcs nationaux grands comme plusieurs départements français.

Pourquoi tout le monde rêve du Montana ? Parce que ça rappelle une sorte d'Éden auquel on aspire et qu'on ne connaît plus depuis trois siècles. Tu peux te faire tuer par un ours, tu peux mourir dans la crue d'une rivière, des villes sont rayées de la carte par des cyclones. Là-bas, la nature fait partie de leur culture. Il y a vingt millions d'Américains qui ont une carte de pêche. Même le banquier new-yorkais descend tôt ou tard une rivière pendant trois jours en canoë avec son fils.

Le rapport de l'homme à la nature, c'est quelque chose de structurant pour moi. C'est aussi du plaisir, quelque chose qui va de soi.

Faire l'éloge de la nature, ça serait pointer ce qui manque à nos existences ?

Oui. On nous pousse vers une vie ultra-matérialiste. Et ça n'a aucune espèce d'intérêt, et on est en malade. Je suis convaincu que la littérature peut changer les gens. C'est un peu une cucuterie de dire ça, mais c'est vrai. Dans *Itinéraire d'un pêcheur à la mouche*, il n'y a pas de message philosophique, mais tu comprends que Voelker ne prône pas la course au progrès, la course au fric, plutôt une forme de plénitude tournée vers la nature et le respect des autres.

Pourquoi avoir associé le nature writing et le polar ?

Pour montrer que la nature est un sujet tellement vaste qu'on peut l'aborder par tous les genres. Le nature writing, c'est du roman, du récit, du théâtre, des nouvelles, de la poésie... C'est une littérature thématique. Le polar, c'est une manière ludique d'en parler. Par exemple, je réédite en octobre *La Sanction* de Trevanian dans une nouvelle traduction.

Au départ, les libraires étaient un peu désarmés. C'était un peu exotique pour eux... Certains titres étaient rangés en littérature de voyage ou au rayon nature. C'est pour éviter ce malentendu que j'ai choisi des maquettes très classiques, et une typo volontairement littéraire.

Que représente pour vous Edward Abbey ?

Je pense qu'Abbey est un des grands écrivains américains, sans aucun doute l'un des plus représentatifs de l'Ouest, et d'une partie de la culture américaine qui n'est pas la plus connue en France. Ce qui fait la grande force de son écriture c'est l'espèce de force vitale qui se dégage de tous ses livres. Il possède une écriture coup de poing et un incroyable sens de l'absurde et de la dérision. De plus, il ne fait aucune concession au politiquement correct et j'aime son sens de la provocation.

Abbey est aussi un philosophe de formation et a poussé très loin les réflexions sur l'environnement et la place de l'homme dans la nature :

il est véritablement une icône de la contre-culture. Pour moi, *Le Gang* est un livre-manifeste et c'est pour ça que je voulais le publier en premier lorsque j'ai créé ma maison d'édition. Il y a une petite citation d'Abbey que j'aime bien : « The greater your dreams, the more terrible your nightmares » (plus vos rêves sont grands, plus vos cauchemars sont terribles).

De quelle façon travaillez-vous ?

Mon rôle c'est d'accompagner les livres. C'est-à-dire, physiquement et psychologiquement, les prendre et les mettre dans les mains des lecteurs. Il faut se battre bec et ongles. Mais le cœur de mon métier reste un travail de repérage. Je cherche un livre exactement comme un lecteur le ferait. Les premiers livres que j'ai publiés, ceux de Voelker et d'Abbey, étaient dans ma bibliothèque. *India Creek* de Pete Fromm c'est un agent littéraire qui me l'a envoyé.

Mon projet n'est pas de faire une maison d'édition généraliste. Je suis sur une niche. J'essaie de créer une espèce de communauté. Fédérer un public. Par exemple, je vais éditer un livre de Doug Peacock, l'auteur de *Mes années grizzly*, dont un lecteur m'a parlé. Albin Michel n'en a pas voulu. Des livres qui ont pour sujet la nature, beaucoup d'éditeurs en publient. Mais je suis le seul à ne faire que ça. C'est un atout. En mars prochain, je sortirai *On the wing* d'Alan Tennant, une histoire de types un peu dingues qui suivent la migration de faucons-pèlerins en avion. Ça n'intéresse personne en France. C'est un récit, et non un roman, complètement inclassable. Mais ça me fait rêver. Je retrouve des émotions d'enfance.

Tu ne peux pas tricher quand tu es un petit éditeur. Faire un livre demande trop d'énergie pour publier quelque chose qui ne te plaît pas.

Diriez-vous que vous êtes un éditeur écolo ?

Ce n'est pas mon propos. Quand on se lance dans l'édition, on surfe sur rien du tout. Je ne cherche pas à être à la mode. D'ailleurs je suis plutôt critique vis-à-vis des écologistes... (silence). En revanche, je fais mes livres en papier FSC. C'est du papier qui provient de forêts gérées durablement. C'est le seul logo fiable, préconisé par Greenpeace. Ce papier coûte 10% plus cher. Je me suis dit que je pouvais maintenant me l'offrir. Ça fait partie des choses auxquelles je crois.

Vous parlez d'accompagnement. Ce n'est pas frustrant de ne pas travailler avec des auteurs, de ne pas les rencontrer ?

Le but c'est surtout de faire exister le livre. Non, aucune frustration. Au contraire ! Je ne risque pas d'être emmerdé par des auteurs qui ont un ego malade (rires). Je correspond par mails. De toute façon, les écrivains américains sont plus pros et plus humbles. Ils font ce qu'ils disent, et ils disent ce qu'ils font. S'il y a frustration, elle est d'ordre pécuniaire. Je n'ai pas les moyens de publier actuellement des livres de 600 pages ou de faire venir mes auteurs en France.

Quel développement imaginez-vous pour Gallmeister ?

La première étape, c'est déjà de me payer en septembre. Mon objectif c'est de publier une dizaine de livres par an, et être entouré d'une ou deux personnes. Pour l'instant, j'apprends. Il faut être modeste. Rester à sa place. Trouver un équilibre : tenir le cap et rester ouvert. Quand tu pêches, tu ne regardes pas toujours ta mouche, tu écoutes aussi s'il y a un gobage en amont.

Propos recueillis par Philippe Savary

CARTE D'IDENTITÉ

Éditions Gallmeister
30, rue de Fleurus
75006 Paris
www.gallmeister.fr

Création en 2006
11 livres au catalogue
7 livres par an
Tirage moyen : 4000 ex
Meilleures ventes : *Indian Creek* de Pete Fromm (4000 ex) et *Le Gang* de la def à molette d'Edward Abbey (3800 ex)
Chiffre d'affaires : 140 000 € (nets)
Reçoit 10 manuscrits par mois
Diffusion/distribution : Sodus/CDE

Le matricule des anges

Avril 2007

Oliver Gallmeister, 37 ans, publie des auteurs américains méconnus, et pour cause, la nature est le personnage principal de leurs livres. Les grands espaces et le « nature writing » ont trouvé un refuge en France.

Ne lui envoyez pas vos manuscrits, il ne les lit plus. *« Je ne ferai pas de littérature française, explique Oliver Gallmeister j'ai besoin d'avoir une ligne éditoriale cohérente. »* Son triangle d'or, c'est plutôt l'Ouest américain, les Rocheuses, le Grand Nord. Voilà plus d'un an qu'il publie des récits ou des polars ancrés sur ces terres lumineuses et solitaires *« où peu de gens se soucient de connaître le nom du président en exercice »*, selon l'ex-Marine Jim Tenuto, l'un de ses auteurs. Et il a plutôt le nez creux. Spécialisé dans les écrits de nature (ou nature writing), le jeune éditeur a déjà sorti des limbes deux textes formidables : *Le Gang de la clef à molette* d'Edward Abbey, et *Itinéraire d'un pêcheur à la mouche* de John D. Voellker. Le premier raconte comment en plein désert quatre zozos écolos sont prêts à tout pour déloger l'envahisseur industriel ; le second montre comment des histoires merveilleuses naissent le long des rivières. Il a aussi publié le témoignage de Robert Hunter, l'un des *« guérilleros »* qui participa à la première expédition de Greenpeace en 1971, ou encore les Mémoires d'un trappeur aux confins de l'Alaska. Plonger dans ce type d'ouvrages, contemplatifs ou déjantés, c'est assurément conclure une sorte de trêve avec le monde – ou du moins le voir autrement.

Avant de fréquenter l'Amérique, Oliver Gallmeister connut la Corrèze où il est né. Après des études à Sciences-Po, il fait son service civil en Allemagne dans une entreprise de jouets. À son retour en France, en 1997, il frappe aux portes de l'édition. *« On m'a ri au nez. Je n'avais pas le profil. »* À défaut des lettres, il choisit les chiffres : cabinet Arthur Andersen puis Hachette. *« Ma vraie vie devait être ailleurs »,* sourit-il. En 2005, il quitte la finance. Et monte cette fois son projet, avec le soutien de deux éditeurs : Laurent Beccaria (Les Arènes) et Anne-Marie Métailié. Six mois plus tard, une structure de distribution accepte son dossier. *« Je savais calculer un point-mort : il fallait vendre 1500 livres. Je ne pouvais pas exister sans distributeur. Avec les droits et les coûts de traduction, la littérature étrangère est 30 à 40 % plus chère que la littérature française. »*

Seize mois après son lancement, la maison d'édition semble avoir trouvé son lectorat. *« Les neuf premiers titres se sont vendus en moyenne à 3 000 exemplaires »,* annonce-t-il. Le jeune homme ne manque ni d'ardeur ni d'idées. Il approvisionne lui-même les magasins

La tête à l'Ouest



Natures et découvertes. Et entre Vannes (le domicile) et Paris (le siège) où il se rend un ou deux jours par semaine, il lui reste un peu de temps pour promener sa mouche sur les eaux de la Sarre. Ce mois-ci, il sort de nouveaux récits halieutiques de Voellker, et un polar de William G. Tapply. Et annonce *« avec fierté »* qu'il publiera en septembre *Le Livre de Yaak*, des chroniques du Montana de Rick Bass.

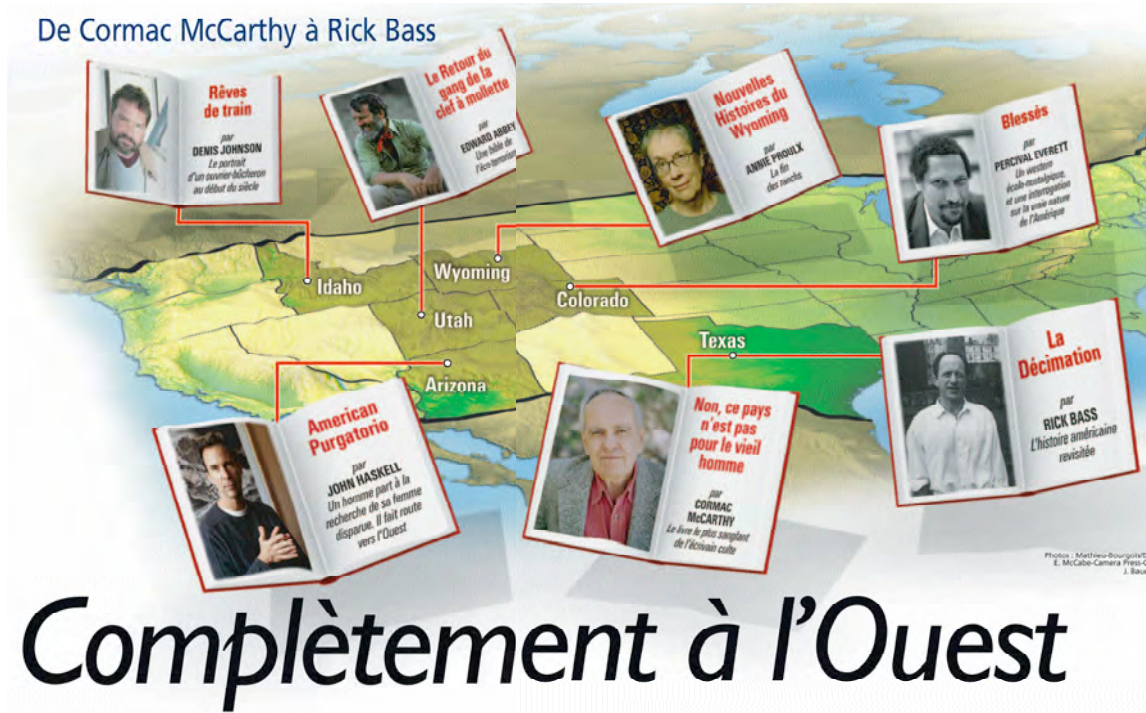
D'où vient votre goût pour le nature writing ?

J'ai toujours été un lecteur de littérature américaine : Fitzgerald, Tennessee Williams, Steinbeck, Hemingway, Roth... Puis j'ai commencé petit à petit à la lire en anglais. Ensuite, j'ai découvert la pêche à la mouche grâce à Jim Harrison. Et c'est devenu une vraie passion. Je lisais des revues de pêche spécialisées qui mentionnaient des livres américains non encore traduits, comme par exemple *l'itinéraire...* de Voellker. Je suis allé voir. Ce fut un choc. Par affinités, j'ai découvert d'autres livres qui parlaient de nature, que mes copains ne connaissaient pas, et l'idée a germé.

le nouvel Observateur nouvelobs.com

11 janvier 2007

De Cormac McCarthy à Rick Bass



Complètement à l'Ouest

Chacun son âge d'or : si Denis Johnson rêve des premières machines qui civilisaient le pays, **Edward Abbey**, lui, ne pouvait pas voir un bulldozer en peinture. Anar grande gueule, militant écolo préférant la compagnie de ses sœurs mygales à celles de ses frères humains, ce géant (1927-1989) de la contre-culture a passé l'essentiel de sa vie à cheval, dans les étendues sauvages de l'Ouest (il a longtemps été ranger dans l'Utah). Quelques livres, essais et romans, dont l'hilarant « Gang de la clef à molette » dont on se félicite que soit publiée la suite des aventures, ont suffi à établir sa réputation de chef sioux, mais blanc. Pour ajouter un rond de fumée à sa légende, Abbey fut enterré par ses amis dans une sépulture anonyme, sans croix ni épitaphe, en un lieu connu d'eux seuls et probablement oublié dans la cuite qui a suivi.

Dans « le Retour du gang de la clef à molette », on prend donc les mêmes et on recommence : Alexander Sarvis et sa copine, Bonnie

Abzug, Seldom Seen Smith et surtout George Washington Hayduke reprennent du service, et tentent d'empêcher l'exploitation sauvage de l'un des plus beaux canyons de l'Ouest américain. Cette fois, ils partent en guerre contre « le Giant Earth Mover, l'Excavateur Géant, le plus gros engin terrestre mobile de la planète ». C'est loufoque, extraordinairement enjoué, effroyablement réactionnaire aussi. Car faire route vers l'Ouest, c'est, comme chez McCarthy, accomplir un pèlerinage aux sources du conservatisme. Tandis que les tueurs mexicains et autres trafiquants de drogue se livrent à une guerre sans merci, l'auteur de « Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme » verse souvent dans l'exaltation des vraies valeurs, et la bigoterie, étonnamment pesante, qu'elle suppose. Dieu, où es-tu passé, mon Dieu, où te caches-tu, Dieu, pourquoi nous as-tu abandonnés ? Voilà pour la ritournelle. Les Etats-Unis, chez Cormac McCarthy, sont devenus un cloaque où l'on croise, même en terre texane, des « gens avec des cheveux verts et des os en travers des narines », et où l'IVG, horreur, est librement pratiquée.

la Croix

14

Livres & idées

JEUDI 7 FÉVRIER 2008

la Croix

La métaphore des grands espaces, d'Amérique et d'ailleurs

Horizons lointains, ciels ouverts et immenses, prairies à perte de vue, montagnes, déserts brûlants ou glacés, forêts, cow boys, Indiens, desperados, chercheurs d'or... Depuis de nombreuses années, la nature et les grands espaces sauvages nord-américains sont au cœur d'une abondante littérature. Les grands ancêtres en sont Zane Grey, Max Brand (auteurs, parmi tant d'autres, d'innombrables westerns), mais aussi Mark Twain, Jack London, Fenimore Cooper, Edgar Rice Burroughs...

Pour les auteurs récents, on a beaucoup parlé de l'école dite du Montana. Cet État des États-Unis qui compte une des plus importantes concentrations d'écrivains au monde en rapport avec sa population et sa superficie (900 000 habitants pour près de 381 000 km²) a donné à l'Amérique des auteurs extraordinaires tels que James Welsh, Richard Hugo, Rick Bass, Jim Harrison (même s'il habite dans le Michigan, il se revendique de cet héritage), William Kittredge, James Crumley... La liste est longue, elle se renouvelle régulièrement, se décline dans des styles, des genres différents, que ce soit la poésie, le roman, la nouvelle, l'essai ou le roman policier. Les thèmes abordés varient également. Mais ils ont tous en commun de proposer une œuvre imprégnée par les grands paysages américains: « Nous ne posons pas la nature autour des personnages ou les personnages autour de la nature. Personnage ne fait qu'un », explique simplement Rick Bass, auteur (entre autres) du *Livre de Vaud*, chronique du Montana (Ed. Gallmeister). Il est bien entendu qu'en dehors de l'école du Montana, de nombreux écrivains américains et canadiens placent également ce sujet au cœur de leur œuvre. Et pour cause, elle est intimement liée aux mythes fondateurs de leur identité nationale. Ce lien avec la *Wilderness* (nature sauvage) tient lieu de repère historique et identitaire. C'est la dernière frontière, celle de tous les possibles et de tous les espoirs.

Dans *Into the Wild* (dans page suivante), l'auteur de la remarquable *Tragédie à l'Everest* (Ed. Guérin), Jon Krakauer, montre combien les déserts de l'Ouest américain et l'Alaska sont porteurs de sens. Il cite notamment les nombreux exemples de jeunes gens qui, comme Chris McCandless, le jeune héros, sont allés chercher l'aventure ultime, abandonnant des textes de Thau-



Parc national de Badland, dans le Dakota du Sud. « Nous ne posons pas la nature autour des personnages ou les personnages autour de la nature. Personnage

reau, Abbey, Muir, Everett Ruess, Edward Hoagland, Paul Shepard, Wallace Stegner, Tolstoj...

Peut-être ces écrivains réveillent-ils une certaine nostalgie de cette vie sauvage qui est en chacun de nous ?

Sur un terreau préparé par d'inoubliables lectures de jeunesse telles que les romans d'Oliver Curwood (*Flair chien loup*), *Cow-Blanc* ou *L'Appel de la forêt* de Jack London, ou encore *Le Dernier des Mohicans* de Fenimore Cooper, et le cinéma (en particulier les westerns), ces auteurs ont trouvé en France, depuis des années, un public de lecteurs fidèles, voire d'inconditionnels. Des « passeurs » passionnés et déterminés comme Francis Gellard avec les collections « Terre indienne » et « Terres d'Amérique » chez Albin Michel, ou plus récemment Olivier Gallmeister et sa collection dite « Nature writing », ont beaucoup contribué à leur renommée. Désormais, de nombreuses maisons d'édition proposent des auteurs assimilés aux grands espaces nord-américains. Avec parfois des choix très en décalage

avec leurs productions habituelles, comme celui du Diable Vauvert publiant l'excellent *Les Bisons à l'aveugle* de Dan O'Brien (*lire La Croix du 23 août 2007*). D'autres prennent même le risque d'investir des niches très spécialisées comme les pôles et ses zones limitrophes. C'est le cas des Éditions Paulsen créées, en octobre dernier par l'insaisissable millionnaire germano-suédois Frederik Paulsen, pionnier de l'industrie pharmaceutique.

D'où vient cet attrait pour ces terres sauvages que le lecteur moyen serait bien souvent en peine de situer précisément ? Pour Olivier Gallmeister, qui a lancé sa col-

lection en 2006, les auteurs américains apportent aux lecteurs français à la fois du rêve et des réponses à leurs interrogations dans un contexte marqué par une prise de conscience des enjeux environnementaux. Des lecteurs qu'il identifie comme étant pour l'essentiel des amoureux de la nature sous différentes formes (chasse, pêche, randonnée).

Pour Francis Gellard, cet attrait et cet intérêt sont surtout liés à l'universalité des messages transmis par ces écrivains, qui ont souvent beaucoup baroudé, exercé trente-six métiers dans toutes sortes de domaines en marge de l'écriture.

Chercheurs, ranchers, gardes forestiers, prospecteurs... Ces hommes de terrain « nous proposent une approche de la nature qui nous parle », explique l'éditeur. Peut-être réveillent-ils une certaine nostalgie de cette vie sauvage qui est en chacun de nous, alors que nous vivons dans des sociétés essentiellement urbaines et asphaltes ? Évoquant le roman de Richard Nelson *L'île, l'écluse et les Tempêtes* (Albin Michel), celui de Sue Hubbard, *Une année à la campagne* (Folio), ou celui de Greil Trenchard, *La Consolation des grands espaces* (Albin Michel), Francis Gellard explique que ces romans ou la nature « une leçon »

Valeurs

ACTUELLES

IL N'EST DE RICHESSES QUE D'HOMMES. - JEAN BODIN

24 novembre 2006

CULTURE LITTÉRAIRE

ROMANS

par Vladimir de Gmeline

Le souffle de l'Ouest

Aux États-Unis, le "nature writing", littérature des grands espaces, est un genre à part entière. Un jeune éditeur s'attache à le faire découvrir en France.

Comme l'a si bien chanté Jean-Jacques Goldman au meilleur de sa forme, « là-bas, tout est grand et tout est sauvage »... Les villes sont tentaculaires, les gratte-ciel gigantesques et les hamburgers titanesques. Il en va de même pour la nature, sans commune mesure avec celle que nous connaissons en Europe de l'Ouest, où il faut aborder les territoires escarpés de la haute montagne pour commencer à éprouver véritablement le sentiment de l'immensité et de la solitude. De la profondeur vertigineuse des canyons du Colorado

aux vertes collines du Montana, en passant par les côtes sauvages de l'Oregon et ses forêts humides, les lacs solitaires du Michigan, la puissance démesurée du Mississippi, partout la Nature domine, écrase, ramène l'Homme à sa fragilité, tout en l'élevant, en lui insufflant le sentiment profond de son appartenance au Cosmos.

Un banquier américain est souvent un campeur aguerri, et l'assureur lambda peut se montrer expert dans l'art de la pêche à la mouche. Régulièrement, des randonneurs sont occis par des ours sans qu'on en fasse tout un plat, et des étudiants en quête de sens ne dédaignent pas de se perdre dans le désert, en espérant être sauvés par des Indiens qui les initieront à des rites chamaniques. Dès son plus jeune âge, l'Américain moyen a l'occasion de comparer les écrits de Jack London, Hemingway et Jim Harrison avec la réalité. Comme le dit Oliver Gallmeister, éditeur de la maison qui porte son nom, et dont le logo figure une patte de grizzly, « nous n'avons

pas idée de ce que sont des parcs naturels comme celui du Yellowstone, grands comme des départements français. Le terme même de wilderness n'est pas traduisible en français ! » Options pour "immensité sauvage"... Les territoires étranges et inquiétants de *Délivrance*, le film de John Bormann, y côtoient la magie naïve des documentaires Disney de notre enfance.

De cette proximité avec un environnement difficile à dompter, les écrivains américains ont fait un genre littéraire, le *nature writing*. Genre majeur, avec ses maîtres, ses écoles et ses filiations.

Walt Whitman et Henri David

Thoreau en constituent deux des piliers, références absolues car leur vision de la nature, empreinte d'un profond panthéisme, se double, surtout pour le second, d'une vision politique, qui a servi et sert encore aujourd'hui de guide à ceux qui se dénomment eux-mêmes les "éco-guerriers". Parmi les auteurs publiés par Oliver Gallmeister, Pete Fromm avec son *Indian Creek*, sorte de *Walden* moderne, qui relate l'hiver qu'il a passé dans une tente au cœur des Montagnes rocheuses.

Le *Gang de la clé à molette*, d'Edward Abbey, met en scène l'application par ses trois héros des préceptes de la désobéissance civile, en s'attaquant aux grandes firmes industrielles qui défigurent sans vergogne le désert de l'Ouest auxquels ils sont viscéralement attachés. Abbey, figure majeure de la contre-culture américaine,

qui official long temps comme *ranger* dans les parcs nationaux, demanda, à sa mort, à être enterré dans le désert. Aujourd'hui encore, personne ne sait où se trouve sa tombe. Dans *A Voice Crying in the Wilderness*, non encore traduit en France, il écrivait : « Tout patriote doit être prêt à défendre son pays contre son gouvernement. » Un précepte qui illustre et explique une certaine conception de la démocratie américaine, et permet de comprendre comment, dans les films d'Oliver Stone, la critique du pouvoir en place cohabite naturellement avec l'étendard *stars and stripes*. Là où certains peuvent voir une contradiction se trouve en réalité un des fondements de l'esprit pionnier, qui place la liberté individuelle au-dessus de tout, sans en exclure l'idée de Nation, qui lui est au contraire consubstantielle.

Depuis une dizaine d'années, la collection "Terre d'Amérique" chez Albin Michel, créée et dirigée par Francis Gèfar,

a démontré que cette littérature avait en France un vrai public, qui plus est nombreux. Là où l'écriture barrésienne de la ruralité, de la terre et du monde paysan, que l'on retrouve dans les romans de Claude Michelet et des divers représentants d'écoles dites régionalistes, continue de rencontrer un indéniable succès, la fascination pour la vie sauvage a drainé un autre lectorat, plus jeune et soucieux d'écologie. Le succès de films comme *L'Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux* et *Aumilieu coule une rivière*, tous deux adaptés de romans, est un indicateur sensible de cette nouvelle tendance. Très loin de la littérature égotique qui fleurit dans les librairies à chaque rentrée, et dont la récente tendance à se livrer à une pseudo-critique du monde de l'entreprise vu de l'intérieur par des consultants déçus n'est qu'un avatar, le constat d'échec de la vacuité de désirs frelatés.

Trappeurs, procureurs-pêcheurs et anciens marines...

« Chez les romanciers américains, l'action précède la réflexion. » A 35 ans, Oliver Gallmeister a décidé de réaliser un vieux rêve. Après la fac de Paris-Dauphine et Sciences Po, il s'est égaré pendant dix ans comme contrôleur de gestion puis directeur financier chez Hachette. Grand lecteur de textes américains, il décide il y a trois ans de tout abandonner pour se lancer, seul, dans l'aventure de l'édition, et faire découvrir les écrivains qui l'ont enthousiasmé, trappeurs (John Haines, *Vingt-Cinq ans de solitude*), procureurs-pêcheurs (John D. Volker, *Itinéraire d'un pêcheur à la mouche*) ou anciens marines reconvertis dans le roman policier au cœur du Montana (Jim Tenuto, *la Rivière de sang*). Il ne s'appuie sur aucun grand groupe, mais aligne quelques atouts, au premier rang desquels une véritable passion pour son sujet : « Je fais les livres que j'ai envie de lire. »

Traductions impeccables, graphisme sobre et évocateur, qualité du papier, chacun de ses ouvrages est aussi bien la promesse de merveilleuses heures de lecture que le plaisir de manipuler un bel objet. Ces bouquins que l'on imagine sans peine un peu usés et défraîchis, posés sur un vieux rayonnage au fond d'une cabane perdue au bord d'un fleuve.

DERNIERS TITRES PARUS

■ *La Rivière de sang*, de Jim Tenuto, 314 pages, 23,90 €.

■ *Indian Creek*, de Pete Fromm, 266 pages, 22,90 €.

■ Retrouvez le catalogue sur www.gallmeister.fr



28 octobre 2010

Profil Oliver Gallmeister

Terres sauvages

Littérature Éditeur passionné,
il fait découvrir en France
le *nature writing*, littérature
américaine des grands espaces.

Il a toujours le vélo de son enfance, quelque part dans une maison en Corrèze. Avec son visage rond et ses petites lunettes, on l'imagine courant les bois lorsqu'il avait 10 ans, Tom Sawyer solitaire des longs après-midi d'été, pêcheur rêveur à l'ombre des grands arbres, terrassant des ennemis invisibles au détour d'un chemin. Fils unique, parents tôt divorcés, vacances à Ussel chez son parrain, une autoroute vers la lecture : « *La Corrèze, c'était la vie rêvée, raconte-t-il. Là-bas, il y a des biches, des sangliers, des truites dans les rivières. J'adorais me balader, tailler des bâtons, aller à la ferme chercher du lait de chèvre. J'étais complètement livré à moi-même et complètement libre.* »

Mais après les vacances, retour aux choses sérieuses... Quelques années à Düsseldorf chez un papa allemand, études à Paris, à Saint-Jean-de-Passy, où la rigolade est optionnelle, puis Dauphine et Sciences Po : « *Dauphine, je ne sais pas vraiment pourquoi, en gros, quand on était bon, on allait là-bas. Ce n'était pas grisant. Sciences Po, j'avais un prof d'histoire qui m'y voyait. Alors j'y suis allé !* » Et là, en revanche, il s'amuse beaucoup. Filière communication et ressources humaines. Il rêve d'être journaliste et découvre le polar américain. Il a déjà lu tous les classiques français, russes, américains, les grands romans d'aventures, London et Stevenson en tête. Quand il découvre un auteur, il lit tout. Il cherche du travail dans la presse et l'édition, envoie des CV sans succès et, de guerre lasse, après une coopération, échoue avec ses rêves dans le conseil, chez Arthur Andersen : « *Je me suis profondément ennuyé pendant dix ans, dit-il, et la grosse crise est arrivée alors que je travaillais comme contrôleur de gestion chez Hachette Distribution. Plus je m'ennuyais, plus je me plongeais dans ces auteurs américains qui parlent de la vie dans la nature, Jim Harrison, Thomas McGuane, Rick Bass. Je lisais le Traité du zen et de l'art de la pêche à la mouche de John Gierach, je me disais que c'était cela que je voulais vivre !* »

C'est à ce moment, en 2005, que naît l'idée d'une maison d'édition. Poussé par sa femme, qu'il a rencontrée alors qu'ils étaient encore au lycée, il lit depuis quelques années directement en anglais. Il y a des auteurs à traduire et à faire connaître en France, toute cette littérature américaine des grands espaces, le *nature writing*, qui n'existe pas en France. Des trappeurs, pisteurs, rangers, flics, juges, footballeurs, qui sont aussi écrivains. Du souffle, de l'énergie, de la poésie, une force vitale. Avec les livres et la nature,

l'autre grande histoire d'Oliver, c'est l'Amérique. Un séjour à 17 ans dans un parc national de l'Utah, dans une famille de mormons, et un tour du pays en bus restent parmi ses souvenirs les plus marquants : « *Boston, San Francisco, San Antonio, La Nouvelle-Orléans, New York ! Des rencontres incroyables, comme cette femme seule de 25 ans, avec ses sept enfants, qui partait sur la côte ouest pour refaire sa vie !* »

Aujourd'hui, les éditions Gallmeister se sont enrichies d'une collection Noire et poche (Totem). Une quatrième, Americana, se tourne davantage vers une littérature "urbaine", *Sukkwon Island*, de David Vann, succès inattendu, s'est vendu à 80 000 exemplaires.

*Les écrivains qu'il publie
sont aussi bien trappeurs
que pasteurs, rangers, flics,
juges ou footballeurs...*



Oliver revient de plusieurs jours de pêche et de randonnée dans le Montana chez un de ses auteurs fétiches, Rick Bass. En revanche, il a dû quitter le golfe du Morbihan, où il s'était exilé avec femme et enfants, pour revenir s'installer en banlieue parisienne. La rançon du succès.

VLADIMIR DE GMELINE

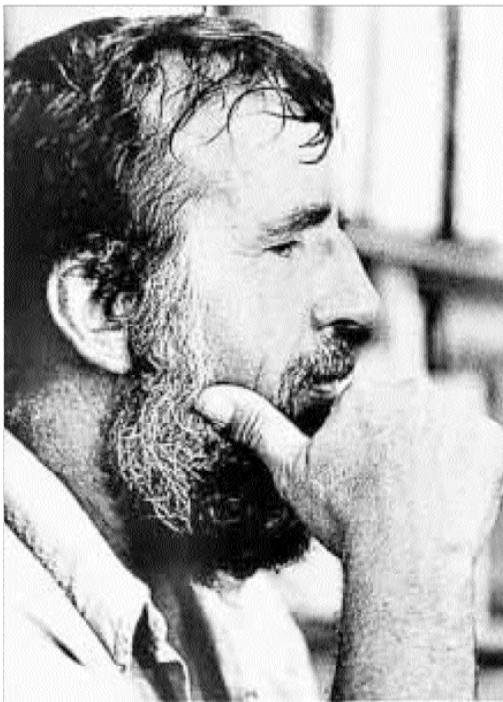
Sur Internet : www.gallmeister.com

L'INDÉPENDANT

28 avril 2007

PÊCHE, NATURE ET LITTÉRATURE

Gallmeister, l'éditeur français des chantres Américains de la nature et de l'écologie.



Edward Abbey était un poète du désert américain.

► *"Le gang de la clef à molette"* d'Edward Abbey (1927-1989), poète du désert américain, n'est pas un nouveauté. Mais pour la première fois, le lecteur français peut redécouvrir cet ouvrage culte des années 70 associé à sa suite, écrite quinze ans plus tard : *"Le Retour du gang de la clef à molette"*. Cette nouvelle vie, le roman clé de la contre-culture américaine la doit au travail d'un petit éditeur indépendant, qui s'est installé sur un marché de niche inexploité en France, celui de la littérature "du grand dehors" qui s'adresse à tous les amoureux de la nature, qu'ils soient pêcheurs, écologistes, naturalistes, doux rêveurs des grands espaces vierges. Révoltés de voir le désert de l'Ouest défiguré par les grandes firmes industrielles et leurs bulldozers géants, quatre activistes aux caractères opposés, un vétéran du Vietnam, une fille bien roulée, un chirurgien soixante-huitard bedonnant et un Mormon

écologico-mollasson, décident d'entrer en lutte contre la "machine", en sabotant consciencieusement toute forme de vie mécanique qui s'aventure dans ce désert au nom du progrès et du business. Une fois les portraits et différents destins dressés, on se laisse progressivement entraîner dans une sorte de western écologiste. Tout le monde passe à la moulinette, que ce soit l'office des forêts, les Indiens résignés, les Mormons, les politiques véreux, les grandes entreprises, les forces de l'ordre ou bien évidemment les bulldozers, démontés, jetés dans les ravins, sabotés à coup de sable dans les réservoirs aux cris de "Earth First / la terre d'abord !". Dans ces canyons admirablement sauvages résonnent des échos de Henry D. Thoreau ("tout patriote doit être prêt à défendre son pays contre son gouvernement") de Kerouac, de Hunter S. Thompson, de toute cette littérature de la liberté qui fait la grandeur d'une certaine littérature américaine (Jim Harrison, Thomas McGuane...).

Mais *"Le Gang de la Clef à Molette"* a beau être un livre irrévérrencieux, défendre une écologie ultra militante, c'est avant tout un livre... De la littérature. Et quelle littérature ! Un bâton de dynamite. Chaque phrase est une explosion, une invitation à l'action, de la poésie brute avec des images aussi surprenantes que ce "coucher de soleil sanglant (qui) s'étendait comme une pizza sur tout l'Ouest".

Cet ouvrage mythique, tiré à deux millions d'exemplaires à sa sortie en 1975 devrait être transposé au cinéma cette année, après de multiples manifestations d'intérêt depuis sa publication, dont celle, notable, de Robert Redford qui signe d'ailleurs la préface de cette édition française.

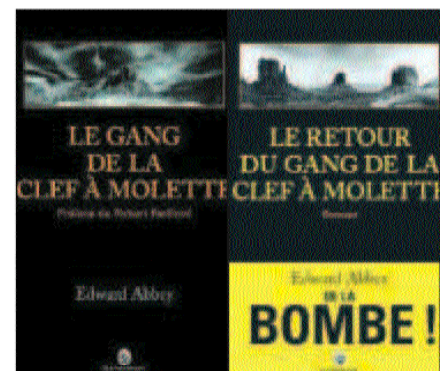
UN PÊCHEUR À LA MOUCHE DEVENU ÉDITEUR

A 37 ans, Oliver Gallmeister, qui propose après à peine un an et demi d'activité un séduisant catalogue d'écrivains peu connus en France à un parcours atypique dans l'édition. "Quand on fait 6 livres par an, on fait des livres qu'on aime. En fait, je suis pêcheur à la mouche et amateur depuis

toujours de romans américains. Le "nature writing" m'a très vite conquis, cette littérature qui parle de la nature, de sa beauté, des grands espaces" explique Oliver Gallmeister, qui bénéficie du précieux soutien des libraires un peu partout en France, et n'a visiblement pas à se plaindre de stocks d'invendus. Au catalogue figurent également *"L'Itinéraire d'un pêcheur à la mouche"*, une réflexion profonde sur l'art contemplatif de la pêche à la mouche par John D. Voelker, un "livre cultissime chez les pêcheurs à la mouche", ou encore *"La Rivière de Sang"* de Jim Tenuto, un ancien Marine, mêlant polar et écologie. "Le" nature writing "ce n'est pas des textes platement militants, c'est avant tout de la littérature qui parle de nature, par le biais de récits, mais aussi de pièces de théâtre, de la poésie" souligne encore l'éditeur. Ainsi, lorsqu'il publie (fin mars) le récit de la première expédition de Greenpeace par l'un de ses pères fondateurs Robert Hunter, Oliver Gallmeister veut d'abord retenir le côté psychédélique, "un vrai temps fort littéraire". "Cette littérature du "Grand Dehors" fait partie de la culture américaine, et l'on aurait tort de la réduire à sa dimension écologiste ou naturaliste : à qui viendrait l'idée de réduire Moby Dick à un traité sur la pêche à la baleine ?" conclut Oliver Gallmeister.

Jérôme Yager

■ *"Le Gang de la Clef à Molette"* et *"Le Retour du Gang de la Clef à Molette"*, 25 euros chacun, Editions Gallmeister. Le catalogue 2007 est téléchargeable sur le web : www.gallmeister.fr





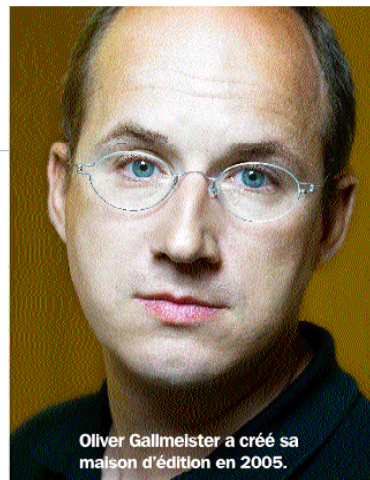
Juillet 2007

GEO PORTRAIT

Chaque mois, une personnalité affiche son «côté GEO»

L'homme qui nous fait découvrir les écrivains des grands espaces

Son métier, la finance, l'ennuyait. Oliver Gallmeister a fondé une maison d'édition consacrée à la littérature américaine dite de «nature writing».



Oliver Gallmeister a créé sa maison d'édition en 2005.

Oliver Gallmeister a débuté sa deuxième vie il n'y a pas si longtemps, mais déjà, lorsqu'il revient dans la capitale, sa première phrase est sans appel : «Paris, ça pue.» Comme un ancien fumeur qui honnit ce à quoi il a tant succombé, il débarque rive gauche, dans le quartier des éditeurs où il a gardé un bureau.

Dans son sac à dos, mille histoires et un peu de l'air du large de Bretagne. En un an, cet homme pressé de 37 ans, au visage rond et au regard vif derrière des lunettes d'étudiant, a abandonné les oripeaux de son existence précédente. Il a embarqué femme et enfants dans une maison à Vanves, quittant l'appartement du si parisien boulevard Raspail. Le jeune cadre dynamique en costume-cravate est devenu éditeur, en jean et polo, et se consacre à la publication de textes inédits en français de «nature writing», cette «littérature américaine des grands espaces, au parfum d'aventure et au goût de voyage», comme il l'explique. Sa passion. Aussi loin qu'il s'en souvienne, les livres ont

«Je ne trouvais pas ici les livres que j'aimais»

été sa planche de salut. Fils unique de parents divorcés, il passera ses vacances, seul, en Corrèze, avec les héros de ses ouvrages préférés comme compagnons. Plus tard, le bon élève – Dauphine, Sciences Po Paris – enchaîne des postes... qui l'intéressent de moins en moins : consultant chez Arthur

Andersen, contrôleur de gestion puis directeur financier pour Hachette. «Tous les matins, je me disais que je ne faisais ça que pour le fric. Je

savais que ma vraie vie était ailleurs, dans cette littérature américaine que je ne cessais de découvrir», ajoute celui qui, guidé par la grâce du grand écrivain Jim Harrison, pratiquera assidûment la pêche à la mouche. Plus Oliver lit, plus il lit en anglais et s'étonne du peu d'ouvrages tra-

duits et publiés en français. Partant du constat très simple que si lui adore ces textes, d'autres pourraient avoir du plaisir à les lire, il flirte avec l'idée d'ouvrir une maison d'édition.

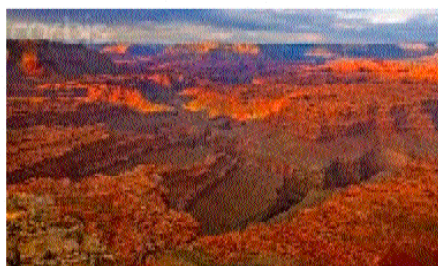
En 2005, c'est le grand saut, il crée les éditions Gallmeister. «Je ne connaissais pas ce milieu. J'y suis venu avec une grande modestie, raconte-t-il. Il y a d'immenses éditeurs en taille et en qualité. La seule manière d'exister, c'est de faire quelque chose que personne d'autre ne propose.» Laurent Beccaria, président-fondateur des éditions Les Arènes, se souvient de sa rencontre avec Gallmeister : «Sa démarche m'a plu, il était si différent des gens qui se lancent aujourd'hui ! La plupart sont des cadres de l'édition qui veulent se mettre à leur compte. Gallmeister, lui, veut publier les livres qu'il a en-

vie de lire. En cela, il renoue avec la tradition des éditeurs des années 1970. Ils avaient ce même appétit.» En janvier 2006, sortent les deux premiers livres : «Vingt-cinq ans de solitude», de John Haines, dans la collection Nature Writing ; «Le gang de la clef à molette», d'Edward Abbey, dans la collection Noire. Maquette sobre et chic, typo soignée, tout témoigne d'un travail de qualité. Aujourd'hui, le catalogue des éditions Gallmeister compte onze titres. Passionné, Oliver Gallmeister n'est pas un doux rêveur. Il ne renie pas son passé d'homme de chiffres et de budget. En janvier 2006, lorsque nous l'avions rencontré la première fois, il se donnait un an. Là, il a arrêté les comptes et... s'il n'a pas gagné d'argent, il n'en a pas perdu. «Alors, on continue !» Il va, enfin, se verser un salaire en septembre 2007, trois ou quatre fois moindre que ce qu'il gagnait auparavant. «De toute façon, on ne devient pas éditeur pour faire fortune», conclut l'éditeur-pêcheur à la mouche. ■

Michèle Aulagnon-Ponsonnet



Jonathan Blair / CORBIS



Monatuk Eastcott / CORBIS

«Le genre littéraire du "nature writing" trouve sa source dans l'immensité du territoire américain, une dimension qui n'existe pas en France.»

«Edward Abbey, anarchiste génial et déjanté, est un auteur qui invite à la résistance.»

«Les mouches sont pour un pêcheur comme les livres de sa bibliothèque. Elles racontent des histoires.»



la Croix

la Croix

JEUDI 7 FÉVRIER 2008

Le thème littéraire de la frontière et des grands espaces, longtemps l'apanage des écrivains américains, gagne du terrain et s'étend à d'autres contrées, bénéficiant d'une conjoncture favorable aux grandes questions environnementales



«... et nature ne font qu'un », affirme l'auteur Rick Bass.

» large de l'Alaska pour le premier, le Missouri pour le deuxième et le Wyoming pour le troisième – est le personnage principal sont *avant tout des métaphores de la vie*.

Pour autant, ce thème des grands espaces fait-il vendre? Malgré la beauté, la puissance des textes proposés par ces auteurs, malgré la renommée de certains comme Jim Harrison, malgré le rêve et le bonheur suscités, ces chantiers des grands espaces ne rivalisent pas avec les poids lourds de l'édition. Y compris lorsque l'on parle des grands classiques. Si Jack London est l'un des auteurs les plus lus au monde, en France,

la vente de ses textes ne fait pas de miracle, même s'ils *« se vendent bien »* d'après Phébus, son éditeur. Un comble lorsqu'on observe les ventes incroyables des aventures nordiques de Nicolas Vanier (605 000 exemplaires de son *Chant du Grand Nord* depuis 2002, plus de 230 000 pour *L'Or sous la neige* depuis 2004, 61 000 depuis novembre dernier pour *Mémoires glacés...*) et de tant d'autres récits qui, malgré leur intérêt, ne soulèvent pas la comparaison avec les textes des grands pionniers et de leurs héritiers. Mais ceci est une autre histoire.

EMMANUEL ROMER

Viennent de paraître

» **Into the Wild, voyage au bout de la solitude**, de John Krakauer, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christian Maliner, Éd. Presses de la Cité, 250 p., 19 €.

L'histoire, remarquablement adaptée au cinéma par Sean Penn, actuellement sur les écrans, retrace de manière passionnante et émouvante l'itinéraire de Chris McCandless, un jeune homme de très bonne famille de vingt-quatre ans qui, au terme d'un long périple à travers les États-Unis, a été retrouvé mort dans un bus abandonné en Alaska où il était venu vivre l'expérience ultime.

» **Le Feu sur la montagne**, d'Edward Abbey, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jacques Mailhos, Éd. Gallmeister, 212 p., 22 €.

Ce récit émouvant à souhait porte déjà en lui tout l'engagement d'Abbey. Quinze ans avant son célèbre *Gang de la clé à Molette*, qui fut en son temps le porte-étendard d'une écologie radicale américaine, il raconte ici l'histoire d'un vieux cow-boy qui, par amour de sa terre, refuse de laisser l'État l'exproprier de son ranch. Têtu et râleur, il décide sous les yeux de son petit-fils de s'opposer coûte que coûte. L'auteur, bien qu'acquis intégralement à la cause, évite toutefois de trop caricaturer le camp adverse.

» **Une guerre dans la tête**, de Doug Peacock, traduit de l'anglais (États-Unis) par Camille Fort-Cantoné, Éd. Gallmeister, 244 p., 22,70 €.

Dans cet essai, Doug Peacock, de retour du Vietnam où il a servi dans les bérêts verts, se cherche une raison de vivre en marchant au cœur des paysages désertiques de l'Ouest américain. Des régions où il a vécu les dernières années de son ami Edward Abbey.

le nouvel Observateur

nouvelobs.com

15 mai 2008



Les écrivains du Far West Chasse, pêche

Ils travaillent dans des cabanes sans électricité, prennent le thé avec les grizzlis, passent des hivers sans voir âme qui vive. Qui sont ces écolo-écrivains prêts à tout pour défendre la vie sauvage aux Etats-Unis ? Enquête de Didier Jacob

Quelques heures déjà qu'ils creusent une tombe dans un canyon désertique. Sur le rocher, roulé dans un sac militaire, le corps de leur ami. Soudain, les quatre silhouettes se mettent à jurer : sous la mince couche de terre, le granit les empêchera de creuser plus loin. Ils lâchent quelques jurons, doivent tenter leur chance ailleurs. Mais le temps presse. Les vautours ont commencé leur ronde dans un ciel absolument pur, au-dessus du cadavre de l'écrivain. C'est lui, Ed, qui a demandé à ses amis, avant de mourir, d'être enterré en plein désert, sans fleurs, ni croix, ni couronne. Une tombe anonyme, que nul, sauf peut-être l'un des fossoyeurs, **Doug Peacock**, ne pourra jamais retrouver. Encore quelques pelletées d'argile et de cailloux sur le souvenir du plus grand écolo de l'Ouest

américain, une grande gueule solitaire nommée **Edward Abbey**. Fin du premier acte.

Au début, ils n'étaient qu'une poignée. Des cavaliers solitaires. Abbey, l'un des premiers. Né en 1927, cette icône de la contre-culture, qui connaissait par leur prénom tous les scorpions du Nouveau-Mexique, et pouvait se repérer les yeux fermés dans le Colorado, avait grandi en Pennsylvanie, et mis le cap à l'Ouest en 1944, un jour de plein été. Il n'en reviendra jamais : il s'établit en Utah, devient ranger, écrit un livre qui va changer la vie de tous les félés de son espèce, « Désert solitaire », un hymne à la nature sauvage qui s'inscrit dans la grande tradition des livres d'**Aldo Leopold**, ces récits qui ont chanté la beauté des paysages avant que l'homme n'y sème des aires d'autoroutes et des antennes-relais. Antennes et autres

le nouvel Observateur nouvelobs.com

15 mai 2008



signes de la civilisation industrielle qu'Edward Abbey, dans les années 1960, se met à canarder avec toutes les armes en sa possession.

Ecrivain terroriste ? Ed rencontre, en 1968, Doug Peacock, un ancien du Vietnam qui a justement quelques connaissances en matière d'explosifs. Peacock, qui est né dans le Michigan en 1942, et qui trimballe avec peine aujourd'hui sa carcasse accidentée, se souvient de sa première rencontre avec Ed : « J'avais lu "Désert solitaire" comme pas mal de gens. J'habitais alors à Tucson, en Arizona. Un jour, un ami, **Bill Eastlake**, un des meilleurs écrivains de l'Ouest, m'avait invité à dîner. Il y avait là un type à la barbe sombre. J'ai roulé une cigarette, il m'a tendu un briquet : c'était Ed Abbey. Il était ranger à Organ Pipe et m'a invité à le rejoindre. C'est ainsi que tout a commencé. »

« Tout », soit une longue amitié faite d'orages et de (courtes) éclaircies. Ed est une grande gueule, mais il fascine Peacock. « On parlait beaucoup de littérature. Les classiques. Et d'Anton Bruckner, le compositeur. Personne n'a aimé Bruckner autant que nous. Ed était un sacré fils de pute. » Abbey écrit alors son chef-d'œuvre, « le Gang de la clé à molette », hilarant thriller où il raconte les aventures de George Washington Hayduke, un éco-terroriste qui ressemble grosso modo à Doug,

lequel a servi de modèle sans le savoir. « Ed et moi, on a détruit pas mal de panneaux à coups de fusil. Nous partagions la même passion pour la vie sauvage, et nous haïssions tout ce qui pouvait la détruire. L'essor industriel faisait de gros dégâts à cette époque en Amérique du Nord. » Un mouvement nommé « Earth First ! » s'inspire alors de leurs petits jeux, et tente d'éveiller l'attention du public, aux Etats-Unis, sur les questions environnementales. Mais le FBI, qui a cherché d'ailleurs, à une époque, à mettre le grappin sur Peacock, va bientôt calmer les ardeurs de nos terroristes à clé à molette.

Qui sont ces écrivains prêts à se battre, à la littérature et à la mort, pour trois collines désertiques et quelques forêts inhabitées où le lynx prie tous les matins pour ne pas croiser un grizzli, l'écureuil pour ne pas croiser un lynx ? Des déçus de la civilisation, d'abord. Comme Peacock, qui en avait sans doute trop vu au Vietnam : « J'avais servi comme infirmier dans les bérêts verts. Je construisais des hôpitaux, je formais des infirmières. A la fin, on m'a rappelé car j'étais dans une unité si isolée, et dans une position si avancée en territoire ennemi, que l'on aurait pu basculer, passer de l'autre côté. Quand je suis revenu, je ne me sentais plus américain. J'avais vu trop d'enfants vietnamiens morts. C'est une blessure dont on ne guérit

jamais. J'ai maudit Dieu en portant dans mes bras un enfant qui venait d'être abattu. »

A son retour, Peacock achète un pick-up et roule en direction de l'Ouest. Il s'aventure en pays grizzli, « le seul animal dont la présence change tout un paysage. Cette bête peut vous tuer à n'importe quel moment si elle le souhaite. Je vous assure que ça remet les choses en place. » Encore Doug était-il préparé à ce genre de mauvaise rencontre. Enfance dans le Michigan. Son père, qui s'occupe des boy-scouts, laisse son fils errer seul dans les bois, des jours durant. « J'allais pêcher la truite. Il y avait des lacs, des rivières, des marais. J'étais chez moi dans la nature. Je m'y sentais mieux qu'à l'école. Mon père me déposait n'importe où, et je me débrouillais. Parfois, on allait faire du canoë, il y avait des oies par dizaines de milliers qu'on voyait s'envoler au crépuscule. »

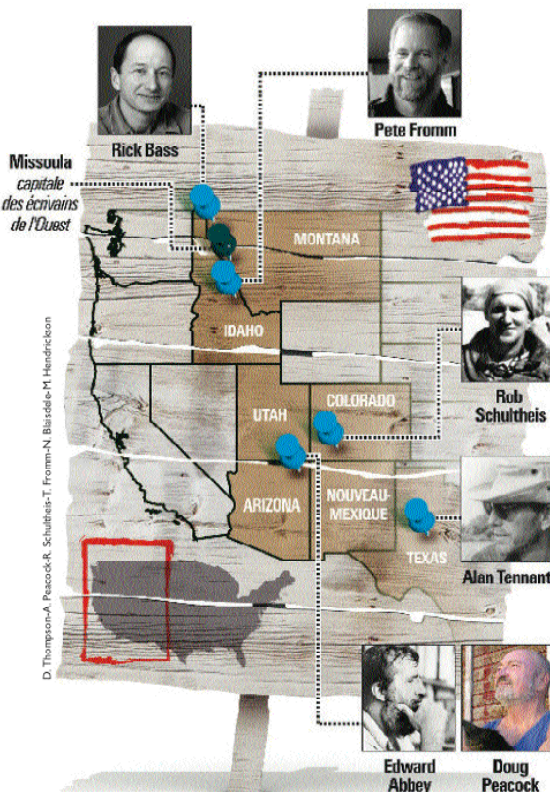
Tout le contraire de **Pete Fromm**, qui a grandi à Milwaukee, grosse ville du Wisconsin. L'Ouest, un jour, appelle aussi ce grand gaillard timide et moustachu qui se destine à être maître-nageur. Pourtant incapable de distinguer un saumon d'une truite, il accepte, à la fin des années 1970, de passer un hiver entier coupé du monde dans l'Idaho. « De la mi-octobre à la mi-juin, explique-t-il, j'étais responsable de 2,5 millions d'œufs de saumon implantés dans un bras, »

Stephen Simpson/Getty Images

Livres

entre deux rivières. Il fallait veiller à ce que la glace ne se forme pas. La route la plus proche était à 40 miles, l'être humain, à 60. Pendant trois mois, il n'y avait que les ours et moi. » On lira le récit de cette vie en solitaire, et de ses complications, dans un délicieux livre, manifeste à lui seul du « nature writing », et qui permet de savourer les beautés du paysage sans risquer de tomber en panne de motoneige dans une ambiance trappeur en détresse.

Ce qui l'attirait là-bas ? Les récits qu'il avait lus, enfant, de la vie à la montagne. Côté sueurs froides, le fait est qu'il n'a pas été déçu. Reste qu'il aurait pu y passer : sans moyens de communication avec l'extérieur, un seul faux pas pouvait lui être fatal. Ce même faux pas qui pourrait encore coûter la vie à **Rick Bass** : dans la cabane où il travaille, il n'y a ni eau ni électricité. On s'éclaire à la chandelle et, pour rentrer à la maison, elle, chauffée, mieux vaut ne pas croiser un ours quand la neige atteint des épaisseurs telles qu'il ne pourrait courir de toute manière. A la fin des années 1980, Bass est tombé amoureux de cette vallée du Yaak, dans le Montana, où il réside aujourd'hui. Géologue de formation, né au Texas, cet écrivain, qui passe pour l'un des meilleurs du continent, avait quitté le Mississippi où il vivait, sa femme, lui et leurs deux chiens, « en direction de l'Ouest qui nous attirait comme un aimant ». Ils débouchèrent un jour dans « une vallée bleu-vert tapie derrière une couche de nuages, avec un peu de fumée qui montait d'une ou deux cheminées tout au fond, une rivière paresseuse qui serpentait en contrebas, et une puissance, une immensité qui nous força à faire halte ». Puissance, immensité.



Né en 1942, **Doug Peacock** est un vétéran du Vietnam. Il donne des conférences, et vit à Livingstone, dans le Montana. Né en 1958, **Pete Fromm** est l'auteur de plusieurs livres sur l'Ouest américain. Il vit à Great Falls, également dans le Montana. On peut consulter son site, www.petefromm.com. Né en 1958, **Rick Bass** est l'un des plus grands écrivains américains. Il a publié de nombreux livres, dont « le Guet », « Oil Notes », « Platte River ».

Les deux mots-clés de l'Amérique sauvage.

Seulement cette Amérique, dit Peacock, est « en feu ». Magnifique plaidoyer, parce que simple, pour cette vie intacte telle qu'il l'a connue, telle que, pour elle, il s'est aussi battu : « Autrefois, il y a eu l'éco-terrorisme, et on s'est amusé avec ça. Il y a encore quelques mouvements, comme « Earth Liberation », mais ça ne représente plus rien de nos jours. Maintenant,

le grand mot, c'est l'écologie. Mais ce n'est pas assez. Il faut sauver les derniers lieux sauvages, parce que ce sont les seuls endroits où l'on peut arriver à comprendre la fragilité de la vie humaine. »

Se battre, Rick Bass ne fait que ça depuis trente ans, depuis qu'il cherche à faire inscrire sa région par le Congrès au nombre des zones protégées de l'Ouest américain. Pour lui, tout passe par le militantisme des 75 âmes qui habitent à l'année dans sa verte vallée. « Nous n'avons jamais perdu espoir. Fatigués, oui. Cela fait vingt et un ans que l'on se bat. Dans la vallée, il y a des endroits très difficilement accessibles. Nous voulons que, même si quelqu'un y trouve de l'or un jour, il soit impossible d'y construire des routes pour aller le chercher. Il faut que le monde sauvage soit préservé. Ce monde ne change pas beaucoup, c'est sa nature. Mais les gens croient qu'il sera là pour toujours, et ça, c'est faux. »

Peut-on être à la fois militant et écrivain ? « Dans les deux cas, explique Bass dont « le Livre de Yaak », qui paraît ces jours-ci, rassemble récits inspirés et textes engagés, j'essaie d'y mettre de l'art. » Modestie d'un artisan du conte qui s'est mis tout entier au service de la vallée et de ses habitants, que l'Ouest, cette dernière frontière, obsède. Cet Ouest de légende qui hante aussi Doug Peacock, dans le vieux ranch où il habite, près du parc de Yellowstone, et où il contemple, les soirs d'été, la vallée qui s'étend au pied de sa maison. Dans ses yeux, dans sa voix d'homme fatigué, on dirait que le monde lui appartient comme aux premiers temps : « Je fais toujours ce rêve : je marche en avant dans une terre absolument sauvage, sans routes, sans habitations, sans rien. Et je sais que, de l'autre côté, ça ne prendra jamais fin. La vie sauvage contient ce dont nous avons le plus besoin en ce moment, qui est la sagesse. Toute notre humanité, toute notre vie en découle. Tant qu'il existera un monde à l'état brut, l'homme aura sa chance. C'est sans doute la seule qui lui reste. »

DIDIER JACOB

Vive le « nature writing » !

Diplômé de Dauphine et de Sciences-Po, Olivier Gallmeister a créé la maison d'édition qui porte son nom il y a deux ans, après avoir été contrôleur de gestion et directeur financier chez Hachette. De ses lectures d'enfance, il a gardé le goût des romans d'aventures : parmi ses dernières publications, on lira aussi un roman d'Edward Abbey, « le Feu sur la montagne » ; le récit d'un ancien correspondant de guerre qui s'est

installé il y a trente ans à Telluride, Colorado, petite ville dont il déplore qu'elle soit aujourd'hui aux mains des bobos et des acteurs (« l'Or des fous », de **Rob Schultheis**). Et un carnet de voyage d'**Alan Tennant**, « En vol », sur deux timbrés qui décident de suivre en Cessna la migration d'un faucon pèlerin à travers les Etats-Unis. Les droits du livre ont été acquis par... Robert Redford. ■ D.J.

« Une guerre dans la tête », par Doug Peacock, traduit de l'anglais par Camille Fort-Cantoni, Gallmeister, 240 p., 22,70 euros. « Indian Creek », par Pete Fromm, Gallmeister, traduit de l'anglais par Denis Lagae-Devoldère, 280 p., 22,90 euros. « Le Livre de Yaak », par Rick Bass, traduit de l'anglais par Camille Fort-Cantoni, Gallmeister, 190 p., 20,90 euros.

Le Monde DES RELIGIONS

mai-juin 2013

Sentir l'âme des lieux

Pour parler de l'Âme du monde dans la nature vivante, à travers l'âme des lieux, nous nous appuyons sur l'apparition récente d'un genre littéraire né aux États-Unis, le *nature writing*, l'écriture de la nature. Si on osait une définition, nous dirions que ce genre tente de capter, dans l'acte d'écriture, l'esprit des lieux. Il ne s'agit pas d'une simple description naturaliste, mais de la traduction d'une expérience à la fois intime (l'âme, le corps et l'intelligence sont vivement engagés) et écologique, concrète. C'est dans cette liaison que l'Âme du monde se déploie, à travers des paysages qui sont autant des réalités physiques que des mondes intérieurs. Fondées en 2005, les éditions Gallmeister proposent, par le biais de leur collection *Nature Writing*, une série d'ouvrages traduits de l'américain qui témoignent de cette expérience écopsychologique. Quatre titres sont à recommander : *Désert solitaire* d'Edward Abbey, *Refuge* de Terry Tempest Williams, *Le Livre de Yaak*, de Rick Bass, et *Petit traité de philosophie naturelle* de Kathleen Dean Moore. Décrivant une expérience de l'orage, cette philosophe et naturaliste écrit : « Nos ancêtres parlaient aux orages avec des mots magiques, leur adressaient des prières et des malédictions, dansaient pour eux jusqu'à toucher le seuil même de ce qui est autre, puissant : cette majesté glacée des courants océaniques, des vents chaotiques qui échappent au contrôle et à l'entendement. » Les *Écrits sur les Alpes* du romantique social anglais John Ruskin témoignent d'une intelligence semblable. Là aussi, l'Âme du monde se fait paysages. ●

EXPÉDITION LITTÉRAIRE

Le *nature writing*, véritable institution aux Etats-Unis, avec Thoreau, Abbey ou Bass, avait du mal à traverser l'Atlantique. Depuis trois ans, un jeune éditeur français, Oliver Gallmeister, nous fait découvrir cette littérature célébrant les grands espaces.

En France, on a un peu tendance à croire qu'un héros de roman américain doit absolument habiter New York, s'habiller en Ralph Lauren, aller s'allonger sur le divan de son psy tous les mardis à 17 heures et sniffer un peu de coke le vendredi soir pour se détendre, le tout sur fond de tours qui s'effondrent et de complots ourdis par le FBI. Il est pourtant une autre littérature américaine, où les choses ne se passent pas exactement comme cela : le héros vit dans une cabane en bois du côté de Fairbanks, Alaska, porte salopette et casquette, règle ses doutes existentiels en allant fendre trois stères de hêtre à la hache, boit de l'eau au filet caché d'une source et craint surtout le coup de griffe du grizzly la nuit sur le volet. Mot d'ordre : *Into the wild...* Bienvenue au pays du *nature writing*, cette revanche de l'Ouest, loin, très loin de la côte Est et de ses Philip Roth, Bret Easton Ellis et DeLillo. « L'avenir du monde est dans la beauté sauvage », résume Dan O'Brien, auteur des *Bisons du Cœur-Brisé* (Au diable vauvert), romancier, fauconnier et éleveur de bisons – autant d'activités qui se marient mieux dans le Dakota qu'à Saint-Germain-des-Prés...

Aux Etats-Unis, le genre a déjà des classiques – *Walden*, *Désert solitaire...* –, ses prix Pulitzer – Annie Dillard, John McPhee... – et ses best-sellers réguliers – dernier en date, *En vol* d'Alan Tennant (Gallmeister), écoulé à plus de 120 000 exemplaires (voir encadré). Jusqu'à présent, ces *nature writers* avaient du mal à traverser l'Atlantique.

Mais les choses sont peut-être en train de changer, sous l'impulsion d'un jeune éditeur, Oliver Gallmeister, qui publie en VF le meilleur du genre. Le titre de sa collection ? « Nature writing », tout simplement. L'emblème de sa maison ? L'empreinte d'une patte de lynx dans la neige.

La traversée de l'Amérique

Il y a trois ans, ce jeune homme aux lunettes cerclées, pêcheur à la mouche à ses heures perdues, a quitté costume, cravate et un poste de directeur financier chez Hachette pour installer sa maison d'édition en Bretagne. « J'étais un grand lecteur de ces livres où l'on croise faucons, saumons et gloutons, raconte-t-il. Mais il en existait très peu traduits en français. Du coup je me suis lancé. Je suis sidéré par la qualité et surtout le nombre d'ouvrages publiés aux Etats-Unis... »

Il est vrai que la tradition est intimement liée à la naissance de l'Amérique. Les *Journaux* tenus par Lewis et Clark, les deux explorateurs envoyés pour une traversée est-ouest du continent par le président Jefferson, en 1804, constituent à la fois l'acte fondateur d'une nation et un formidable récit d'aventures. D'ailleurs, Jefferson n'avait-il pas parlé d'une « petite expédition littéraire » ? La fabuleuse édition française en deux tomes, établie par Michel Le Bris sous le titre *Far West* (Phébus), où l'on suit les deux hommes du Missouri aux Rocheuses et finalement au Pacifique, au milieu des Indiens et des trappeurs, est un régal.

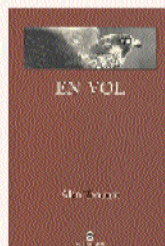
On doit au même Le Bris la traduction d'un autre grand classique du *nature writing*, les *Voyages en Alaska* de John Muir (Payot). Incroyable destinée que celle de cet Ecossais né en 1839, qui partait à l'assaut des glaciers avec deux biscuits, un oignon et un peu de thé. Il incarne parfaitement l'imbrication profonde entre cette littérature et la destinée américaine : Muir est le père des parcs naturels américains – le président Roosevelt partira camper plusieurs jours avec lui dans le Yosemite –, a fondé le Sierra Club, aujourd'hui encore la première association écologique du pays, et peut se vanter d'avoir donné son nom à un Muir Glacier, un Muir Lake, un Muir Peak... La géographie de cette littérature des grands espaces se confond avec l'Histoire américaine. « Il ne faut surtout pas confondre le *travel writing*, où les écrivains recherchent l'exotisme, et le *nature writing*, où ils explorent leur jardin », précise Oliver Gallmeister. Tous les écoliers américains ont étudié *Walden* (L'Imaginaire/ Gallmeister), le touchant récit des deux ans passés par Henry David Thoreau, à partir de 1845, dans une cabane du Massachusetts, à... quatre kilomètres seulement de la ville de Concord.

Romantisme et fusion

« Lorsque les Européens ont débarqué en Amérique, ils ont découvert une contrée vierge, avec des marais, des montagnes, des glaciers, de la prairie et des déserts, décrypte Oliver Gallmeister. En bons judéo-chrétiens, ils ont d'abord pensé à l'exploiter, l'asservir, à aller jusqu'au bout de la Frontière. C'est alors que des voix se sont élevées pour exprimer un rapport plus romantique et fusionnel avec les éléments. » Le *nature writing* était né. Au départ, études scientifiques et ambitions littéraires vont de pair. On répertorie les espèces d'oiseaux ou de roches tout en racontant une histoire. De cette période est restée l'extrême précision du lexique : là où en France un écrivain parle d'« arbres » et d'« oiseaux », le *nature*

En vol par Alan Tennant

Classé par le *New York Times* comme l'un des cent meilleurs livres de l'année 2004, bientôt adapté au cinéma par Robert Redford, ce gros volume signé Alan Tennant raconte l'équipée sauvage de l'auteur à bord d'un vieux coucou pour tenter de suivre la migration d'un faucon pèlerin du Mexique à l'Alaska. Un carnet de bord aérien à la poursuite d'un rêve. Gallmeister, traduit de l'américain par Jacques Mailhos, 412 pages, 25 €



LIRE:

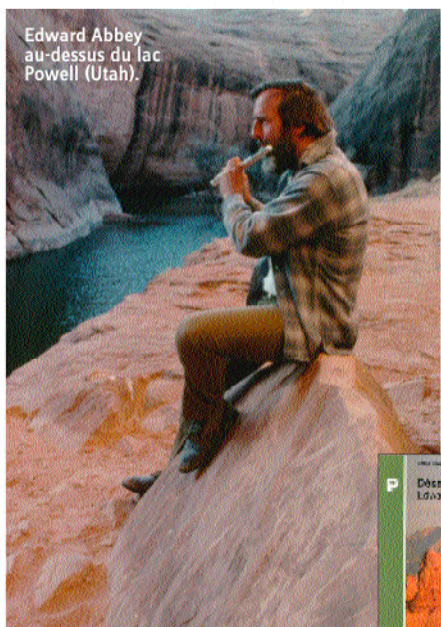
Juin 2008

NATURE

writer évoquera un « séquoia » et un « sporophile à col blanc ». Les traducteurs français ont toujours à portée de main un dictionnaire ornithologique et un précis de géologie...

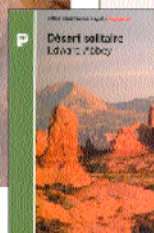
Et puis, autre dimension un peu hermétique pour les Français qui ont découvert l'écologie avec Dominique Voynet, on peut être *nature writer* ET chasseur, *nature writer* ET pêcheur. La très bonne gâchette Aldo Leopold et son contemplatif *Almanach d'un comté des sables* (Flammarion) avaient ouvert la voie. Le plus célèbre écrivain américain du XX^e siècle, Hemingway, allait tirer bien d'autres cartouches avec *Le vieil homme et la mer* et, surtout, ses merveilleuses *Aventures de Nick Adams* (Gallmeister), récit de ses amours de jeunesse sur fond de lacs du Michigan et de *rainbow trouts*. La nouvelle génération, dont la figure tutélaire demeure Jim Harrison, adore aussi le mélange des genres : Rick Bass est un ancien prospecteur de pétrole, Pete Fromm a officié comme guide de pêche, Tom McGuane fut champion de rodéo...

Et Edward Abbey était ranger dans les parcs nationaux, jusqu'à sa mort il y a vingt ans. On lui doit le livre culte de cette littérature des grands espaces, *Désert solitaire*, paru en 1968 (et qui devrait être réédité chez Gallmeister en 2010). Abbey, alias Cactus Ed, seize parcs nationaux au compteur, y racontait ses pérégrinations dans les déserts d'Utah et du Nouveau-Mexique. Il en



Edward Abbey
au-dessus du lac
Powell (Utah).

LIBRAIRIES



Désert solitaire par Edward Abbey

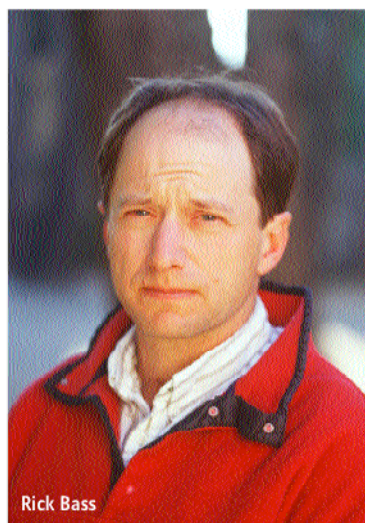
Ce livre très contemplatif, publié en 1968, à la fois récit littéraire et acte militant, est considéré comme le classique contemporain du *nature writing*. Edward Abbey y raconte son ravissement lors de ses tournées comme ranger dans les déserts de l'Utah et du Nouveau-Mexique. A compléter par son versant déjanté, *Le gang de la clef à molette* (Gallmeister), du même Abbey.

Petite Bibliothèque Payot Voyageurs, traduit de l'américain par Adrien Le Bihan, 378 pages, 9,50 €

tirera aussi un livre hilarant et écologiquement incorrect, *Le gang de la clef à molette* (Gallmeister), mélange détonant du contemplatif Thoreau et du *gonzo* Hunter S. Thompson, écoulé à plus de 2 millions d'exemplaires aux Etats-Unis. La preuve en 500 pages que *nature writing* ne rime pas toujours avec *boring*. Car suivre le rythme des saisons et regarder tomber les flocons sur la plaine du Yukon peut, à la longue, plonger le lecteur dans l'ennui. Et ce n'est sans doute pas un hasard si certains chefs-d'œuvre, comme *La rivière du sixième jour* de Norman Maclean (Points/Seuil) – adapté au cinéma par Robert Redford avec Brad Pitt sous le titre *Et au milieu coule une rivière* –, *Rites d'automne* de Dan O'Brien (Albin Michel) qui conte la migration d'un faucon ou encore les nouvelles de *Platte River* signées Rick Bass (10/18), sont des textes plutôt courts, qui tournent souvent autour de 100 pages.

Autant de livres qui, jusqu'à présent, peinaient à dépasser les 3 000 exemplaires en France. Signe des temps, les ouvrages de Gallmeister sont désormais en vente dans les magasins Nature & Découvertes et *Le gang de la clef à molette* a déjà trouvé 6 000 acheteurs.

Mais, objectera-t-on, cette littérature ne s'épanouit-elle qu'entre Rocheuses et Montana ? N'y a-t-il pas d'« écrivains de nature » en Sibérie, au Chili ou en... France ? « Les manuscrits d'auteurs français que je reçois ne sont pas très bons, avoue Oliver Gallmeister. Je crois que c'est un genre spécifiquement américain. » Il est vrai, même si c'est injuste, que la Yellowstone River et Indian Creek sonnent mieux que la Deûle et la Marne... Et si l'on recherche, dans la littérature française du XX^e siècle, qui pourrait incarner le genre, les noms qui viennent à l'esprit sont ceux de Maurice Genevoix (la Sologne de *Rabotiot*) ou Marcel Pagnol. Un peu comme si la traduction française de *nature writer* était « écrivain de province »... Jérôme Dupuis



Rick Bass

ANDERSEN SPA

Le livre de Yaak par Rick Bass

Voilà un représentant de ce que l'on a parfois abusivement appelé l'« école du Montana ». Après de merveilleux recueils de nouvelles, Rick Bass a décidé de raconter son qu-

tidien dans sa vallée perdue de l'extrême nord du Montana. Dans une langue très simple, on suit l'auteur y faire des réserves de bois, observer les élans avec sa fille et, surtout, se

battre contre Washington pour préserver ce qu'il reste de nature sauvage dans ce pays. Gallmeister, traduit de l'américain par Camille Fort-Cantoni, 192 pages, 20,90 €

